title : Journal de l’Empire (1806-01-06), Théâtre français, *Le Bourgeois gentilhomme*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1806/theatrefrancais/bourgeoisgentillhomme

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Lundi 06 janvier 1806.

created : 1806

language : fre

# Théâtre français. *Le Bourgeois Gentilhomme*.

Il est d’usage de donner tous les ans quelques représentations de cette comédie de Molière, qu’on pourrait presque appeler un mélodrame, à cause du mélange de spectacle, de musique et de danse qui la défigure plus qu’il ne l’embellit. Molière avait cette complaisance pour la cour de joindre à ses pièces des chants et des ballets : *Pourceaugnac*, *L’Amour médecin*, *Le Mariage forcé*, *La Comtesse d’Escarbagnas, Le Malade Forcé*, *La Comtesse d’Escarbagnas*, *Le Malade imaginaire* ont été composés pour orner les fêtes où Louis XIV aimait à faire briller sa magnificence, mais aucun des chefs-d’œuvre du prince des poètes comiques n’a été souillé par cette bigarre ; ni le *Tartuffe*, ni *Le Misanthrope*, ni *Les Femmes savantes*, ni *L’Avare* m’ont appelé à leur secours des arts étrangers ; mais aussi, à l’exception du *Tartuffe*, ces chefs-d’œuvre n’ont eu, dans la nouveauté, qu’un succès médiocre.

Les comédiens n’oublient jamais aujourd’hui la réception du mamamouchi ; ils connaissent tout le prix de cette farce ; et en effet, il est douteux si c’est la cérémonie turque qui soutient au théâtre *Le Bourgeois Gentilhomme*, ou si c’est *Le Bourgeois Gentilhomme* qui fait passer la cérémonie turque. Les meilleures plaisanteries, les traits les plus ingénieux de Molière, ne font pas autant rire que les coups de bâton donnés à M. Jourdin.

Il paraît que dans le siècle même qui enfantait tant de merveilles, on ne dédaignait pas les bouffonneries les plus grotesques, et je ne sais si le goût de la farce en régnait pas encore plus à la cour qu’à la ville : car ce sont précisément ses farces que Molière a faites pour la cour. Qu’on imagine ce femme si renommées par l’esprit, la délicatesse, la sensibilité et les grâces, assistant à une représentation de *Pourceaugnac*, et riant à gorge déployée des seringues et des lavements : aujourd’hui la dernière des servantes se croirait déshonorée si on le surprenait à sourire de pareilles bêtise. Molière n’a que la réputation d’une bête auprès des femmes du peuple qui se piquent d’esprit ; et cet auteur, qui a diverti la cour la plus brûlante et la plus polie qu’il eut alors en Europe, est insipide et dégoûtant pour nos petites bourgeoises à la mode qui lisent les romans nouveaux et l’*Almanach des Muses*.

L’esprit le plus fin et le plus cultivé est presque toujours celui qui s’amuse le plus d’une agréable caricature, d’une farce ingénieuse et naturelle et particulièrement de celles où l’on trouve la satire des mœurs ; c’est par-là que s’est soutenu l’ancien Théâtre Italien, dont les scènes françaises recueillies par Gherardi, sont aussi originales et mordantes qu’elles sont extravagantes et burlesques. Ce que je dis ici de la farce ne tend pas à justifier la cérémonie turque, pure folie sans objet, débauche de carnaval, véritable mascarade dont la cour fut d’abord scandalisée, mais que le suffrage de Louis XIV fit réussir. Ce prince, naturellement grave, aride dans la conversation, et donc damné par état au sérieux, aimait la plaisanterie, avait besoin de rire, et riait volontiers des farces : celle du mamamouchi ne lui déplut pas : et Lulli, en jouant dans cette cérémonie le rôle du muphti , se mit en un si grand crédit, que les secrétaires du roi furent contraints de recevoir dans leur grave compagnie, ce farceur qui leur déplaisait beaucoup. Lulli fut redevable de sa fortune à ses bouffonneries plus qu’à ses opéras.

Les trois premiers actes du *Bourgeois Gentilhomme* appartiennent à la bonne comédie, et sont dignes de Molière. Le caractère de M. Jourdain est un peu chargé : voilà pourquoi l’acteur qui joue ce rôle est absolument inexcusable. Avec un peu de goût il s’efforcerait d’adoucir la teinte ; il outre au contraire prodigieusement comique déjà très fort ; il fait de M. Jourdain un fou des Petites-Maisons, et, ce qui est une espèce de crime, il se permet quelquefois d’associer des plaisanteries de sa façon à celles de Molière.

Le ridicule du Bourgeois Gentilhomme ne peut plus être senti aujourd’hui ; mais la pièce offre une foule de traits comiques précieux dans tous les temps, parce qu’ils peignent la nature. Telle est la rivalité des artistes leur pédanterie, et surtout la morgue du maître de philosophie qui enseigne à réprimer les passions, et qui lui-même est esclave de l’orgueil et de la colère. Il est probable qu’on ne chantait pas, qu’on ne dansait pas si bien sous Louis XIV qu’aujourd’hui : la science où l’on excellait dans ce siècle était celle de penser, de parler et d’écrire ; cela n’empêchait pas que les arts agréables et la danse surtout n’y fussent plus estimés peut-être qu’ils ne le sont à présent. Le roi et toute la cour dansaient ; et la comédie de Molière, connue sous le nom de *Mariage forcé*, fut intitulée *Le Ballet du Roi*, parce que le roi y dansait une entrée. Ces danses étaient très médiocres, et même pitoyables en comparaison de celles qu’on exécute aujourd’hui ; mais on s’en amusait tout aussi bien et même beaucoup mieux que si elles eussent plus pénibles et plus savantes. Qu’est-il résulté de la perfection de la danse ? Beaucoup de fatigue pour les danseurs, beaucoup de temps perdu, sans aucun surcroît de plaisir ni de profit. Je suis persuadé qu’on était aussi délicieusement affecté des arts contribue beaucoup à l’agrément de la société ; mais leurs progrès et leur perfection ne sont pas aussi importants pour le bonheur public qu’on pourrait bien le croire : presque jamais on ne les obtient que par des changements dans les mœurs, et il est toujours douteux si le changement de mœurs n’est pas plus nuisible que le progrès de l’art n’est utile.

Au reste, nos grands progrès en musique et en danse n’ont pas fort brillé dans cette représentation du *Bourgeois Gentilhomme* ; les chanteurs et cantatrices ont chanté aussi faux que s’il n’y avait point au monde de Conservatoire, et les danseurs ne semblaient pas appartenir au siècle des Duport et des Gardel.